



La Grande Guerre des petits Lavisse, “ une fin heureuse ” du roman national ?

Olivier Loubes

► To cite this version:

Olivier Loubes. La Grande Guerre des petits Lavisse, “ une fin heureuse ” du roman national?. La Grande Guerre des manuels scolaires, Dec 2014, Montpellier, France. hal-01243704

HAL Id: hal-01243704

<https://hal.science/hal-01243704>

Submitted on 15 Dec 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La Grande Guerre des petits Lavisse, « une fin heureuse » du roman national ?

Olivier LOUBES

Résumé

En dépit de l'idée reçue, 1918 n'a pas constitué « la fin heureuse » du roman national des petits Lavisse. Mais c'est bien autour de la Grande Guerre qu'ils ont connu la réécriture de leur composition française. Dans les textes et par les images, on passe d'un roman patriotique républicain qui s'apaise des années 1880 aux années 1910 parce que la guerre devient de moins en moins grande à un roman pacifique républicain qui se désenchante durant l'entre-deux-guerres parce que la paix ne dit plus le futur.

Zusammenfassung

Im Gegensatz zu einer landläufigen Meinung bildete das Jahr 1918 nicht « das glückliche Ende » der nationalen Meistererzählung der kleinen Lavisse-Geschichtsbücher. Jedoch hat das Ereignis der « Grande Guerre » bewirkt, dass sie umgeschrieben worden ist. Weil der Krieg immer mehr an Grösse verloren hatte, wandelten sich Text und Bild von einer patriotisch-republikanischen Erzählung der 1880er Jahre zu einer pazifistisch-republikanischen Erzählung um 1910, die in der Zwischenkriegszeit einer Ernüchterung Platz macht, weil der Frieden nicht mehr von Zukunft kündigt

« Puis, le quatorze juillet 1919, nos troupes victorieuses ont fait leur entrée à Paris en passant l'arc de triomphe. J'ai vu cette entrée. Je ne puis vous dire à quel point j'ai été ému. Ce jour a été le plus beau jour de ma longue vie. Ernest Lavisse, 1919.¹

Il supposait aussi, comme tout bon roman, avec ses héros et ses intrigues, une fin heureuse vers quoi culminait la progression de l'histoire. Pour Lavisse, véritable fondateur de ce « roman national », la victoire de 1918 fournissait ce point d'arrivée providentiel. » Pierre Nora, 2013.²

Le grand piège historiographique du petit Lavisse : un roman national à l'invariable.

Au bal national du quatorze juillet des évidences patriotiques, scolaires et historiennes, Ernest Lavisse et Pierre Nora se répondent à presque cent ans d'écart. Sous leurs plumes l'affaire semble entendue : le roman national lavissien culmine avec la Grande Guerre. Son final victorieux de 1918 en est l'épilogue inévitable, « le point d'arrivée providentiel » pour Nora, « le plus beau jour » de sa « longue vie » pour Lavisse. A y regarder de plus près,

¹ Ernest Lavisse, « Réflexions générales », rédigées en septembre 1919, *Histoire de France, cours élémentaire*, Colin, 1920.

² Pierre Nora, introduction au n° « Difficile enseignement de l'histoire », *Le débat*, n° 175, mai-août 2013, p. 4.

l'historien coutumier des petits Lavis³ n'y reconnaît pourtant pas tout à fait ses lectures familières. Il n'y retrouve pas les évolutions de ce récit d'école dont la fin a changé à de multiples reprises au long du siècle de la Troisième République⁴. C'est qu'il y a un piège Lavis⁵ lié à sa forme même de narration. Le cours volontairement continu de son écriture a une fonction matricielle bien connue de réconciliation des histoires concurrentes de la France – Ancien Régime et Révolution, Providence et Droits de l'homme – en un seul récit. Mais ce faisant il a aussi une action matricielle moins souvent repérée qui pèse sur sa lecture. L'écriture et la lecture se font sur le même mode continu, unificateur. Réconciliant l'histoire de France par une unité de récit, Lavis nous conduit à lire son manuel comme s'il était d'une seule pièce dans le temps, comme s'il n'avait pas évolué, comme s'il n'y avait pas de générations d'écriture, voire même de réécritures des petits Lavis. Dit autrement, le continuisme de sa rédaction nous conduit à l'essentialiser comme un récit invariant. Dès lors le risque téléologique est grand de confondre nos lectures de ce manuel emblématique avec nos désirs présents d'un passé scolaire et national stable, pérenne, rassurant, utérin en somme. Cela est d'autant plus délicat à éviter que le petit Lavis n'est pas seulement un manuel scolaire historique à succès – reconnu dès les années 1880 comme le manuel de référence, même s'il ne fut pas forcément le plus vendu, dépassé parfois avant 1914 par le Blanchet édité par Belin⁵, et après 1918 par le Gauthier-Deschamps édités par Hachette –, mais qu'il est considéré comme l'incarnation même du manuel d'histoire de la III^e République. Ainsi lu par nombre d'exégètes depuis 1962 et l'article pionnier de Pierre Nora, il a acquis dans les années 1980 une dimension de Lieu de mémoire : le manuel primaire d'histoire, très tôt référence historique est désormais un monument historiographique⁶, au risque d'en devenir « providentiel ». Dans cette lecture historienne d'un manuel proposant une fin inchangée de l'histoire de France enseignée de 1880 aux

³ Je travaille sur les Lavis depuis ma thèse sous la direction de Pierre Laborie (*L'école et la nation en France*, Université Toulouse 2, 1999), publiée sous le titre : Olivier Loubes, *L'école et la patrie en France 1914-1940. Histoire d'un désenchantement*, Belin, 2001.

² Olivier Loubes, « Ernest Lavis, « l'instituteur national » », *1500 ans d'histoires de France*, L'histoire éditions, 2013, p 54-61

⁵ Ainsi Alain Corbin préfère le Désiré Blanchet et Jules Toutain publié par Belin dans sa 26^e édition, 1938, pour une relecture historienne des connaissances historiques déployées par les manuels tertio républicains. Cf Alain Corbin (dir.), *1515 et les grandes dates de l'histoire de France revisitées par les grands historiens d'aujourd'hui*, Seuil, 2005.

⁶ Pierre Nora, « Ernest Lavis, son rôle dans la formation du sentiment national », *Revue historique*, n° 463, 1962, p. 73-106. Pierre Nora, « Lavis, instituteur national, le « Petit Lavis », évangile de la République », *Les Lieux de mémoire, t I La République*, Gallimard, [1984], 1997, p 239-275.

années 1930, la Grande guerre tient le rôle majeur de la fin des temps. Dans cette construction du petit Lavis en Bible, en « évangile de la République » (Nora, 1984), la victoire de 1918 est identifiée comme la parousie du roman national, le moment de l'accomplissement du cycle de la Revanche, le temps venu du jugement dernier patriotique et guerrier.

A contrario, il s'agira ici de voir ce qui se cache derrière cette vulgate où la mémoire tient parfois lieu d'histoire, afin de se demander si vraiment la Grande Guerre – sa victoire de 1918 – était la « fin heureuse » du récit lavissien. Grâce à l'étude des images inaugurales comme des derniers paragraphes des petit Lavis, en faisant dialoguer textes et images voire leur usage dans les classes lorsqu'on le peut, on cherchera à rendre aux manuels d'Ernest Lavis leur historicité, dans les deux dimensions que ce terme implique : c'est-à-dire classiquement l'évolution dans le temps de leur écriture, mais aussi, de façon plus neuve on l'espère, la concordance des temps passé/présent/futur qu'ils organisent. Cette différenciation essentielle entre les écritures du récit et celles de ses régimes d'historicité, permet de repérer deux mouvements de réécriture. D'une part, contrairement à la doxa classique, il y a bien six générations d'écriture de ces manuels entre les années 1880 et les années 1930. Elles introduisent des changements de degrés dans le récit. Ces changements parfois déjà connus – mais souvent recouverts – peuvent être très importants. Ainsi dans la réécriture de 1913 le roman patriotique lavissien n'est plus du tout revanchard : les écoliers français de l'immédiat avant-guerre n'ont pas été éduqués dans le culte de la vengeance. En 1914, il n'y a pas, à l'aune de la lecture de ces manuels confirmée par l'étude des cahiers de classe, de culture de guerre préalable portée par l'école républicaine. L'évolution du contenu de son enseignement depuis les années 1880 dit même l'exact contraire⁷. D'autre part, si on est attentif aux remuements de la concordance des temps qui structurent plus en profondeur l'écriture du récit, on dégage deux âges de rédaction – un vrai changement de nature cette fois du récit national – articulés autour de la Grande Guerre. Et c'est bien là son grand effet historique : la Grande Guerre des petits Lavis n'est pas leur « fin heureuse » mais leur grande faille transformante autour du sens à donner à la mort de masse.

⁷ Comme Jacques Ozouf le signalait dès les années 1960 à propos des instituteurs de la Belle Epoque. Jacques Ozouf, *Nous les maîtres d'école. Autobiographies d'instituteurs de la Belle Epoque*, Paris, Julliard, « Archives », 1967.

1880-1914. Dans les temps forts du roman lavissien : une Guerre de moins en moins Grande.

Au contraire de la lecture téléologique d'un récit qui conduirait fatalement au désir de la victoire de 1918, revanche prise sur la défaite de 1870, on rencontre en effet une écriture de moins en moins revancharde de l'histoire nationale dans les petits Lavis. Au long de trois générations d'écriture, la fin heureuse du roman lavissien est de moins en moins guerrière, de plus en plus apaisée. En bref, la guerre des petits Lavis se fait de moins en moins Grande. Suivons en la chronique avant de relever les premières critiques qui les touchent.

Chronique en trois temps d'une Guerre désannoncée.

Au début des années 1880, dans la première édition du petit Lavis parue après le programme républicain de 1882, les jeunes écoliers sont entraînés dans un compte à rebours qui est un conte à revanche. Dès l'avertissement initial, il est dit que « l'histoire de la France doit parler au cœur » afin d'inculquer « le culte de la patrie ». En dernière leçon se trouve la Troisième République. Elle est le régime qui accomplit le destin national, mais à condition de « venger vos pères », comme le martèlent les toutes dernières lignes du dernier cours qui donnent la leçon de l'histoire de France depuis Crécy jusqu'à Sedan :

« L'histoire de la France montre que dans notre pays les fils ont toujours vengé les désastres de leurs pères.

Les Français du temps de Charles VII ont vengé leurs pères vaincus à Crécy, à Poitiers, à Azincourt.

Les Français du temps de la Révolution ont vengé leurs pères des désastres et des humiliations subis au temps de Louis XV.

C'est à vous, enfants élevés aujourd'hui dans nos écoles, qu'il appartient de venger vos pères. C'est votre devoir, le grand devoir de votre vie. Vous devez y penser toujours, et quand vous aurez vingt ans et que vous serez sous les armes, être de bons soldats, obéissant bien à vos chefs, fermes et braves sur le champ de bataille ».⁸

Cette version vengeresse (le mot apparaît quatre fois dans ce final) du patriotisme, est repérable dans tous les écrits et dans les autres manuels de cette génération. Elle est bien connue et le sens de l'enseignement de l'histoire qui la commande se trouve condensé, toujours sous la plume de Lavis, dans la dernière phrase de l'article « Histoire » du *Dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire* de Buisson en 1887 : « si [l'écolier] ne devient pas un citoyen pénétré de

⁸ Ernest Lavis, La première année d'histoire de France, Colin, 1884

ses devoirs et un soldat qui aime son drapeau, l'instituteur aura perdu son temps ».

Dans les années 1890, la tonalité générale reste patriotique, fondamentalement ancrée en 1870 et tournée vers l'Allemagne. Mais en 1895, la vengeance a disparu des fins premières. A la fin du roman, l'écolier patriote n'est plus explicitement un héros-vengeur des désastres de ses pères. Il est désormais invité à embrasser un idéal de héros-justicier. Ce changement se voit bien dans la dernière leçon pour les cours moyens, invariablement consacrée à la République, dont le dernier paragraphe concerne « La situation actuelle de la France ». On y lit toute la détermination du patriotisme, mais c'est bien celle désormais d'un patriotisme défensiste, vieille tradition républicaine :

« La France ne menace personne et ne demande à ses voisins que le respect de sa liberté et de ses droits.

C'est pour se défendre et non pour attaquer qu'elle a reconstitué son armée, et qu'elle en a fait une armée vraiment nationale, composée de tous les citoyens.

Personne de nous pourtant n'a oublié que plus de quinze cent mille hommes qui étaient de bons Français ont été obligés de devenir Allemands en 1871, et nous gardons un souvenir fidèle et profond à nos frères exilés de la patrie.

C'est pourquoi l'Allemagne qui nous a vaincus, et qui a abusé de sa victoire, s'est alliée contre nous avec l'Autriche et l'Italie.

Mais soutenu par des amitiés solides comme celles de la Russie, notre pays n'a rien à craindre de ses ennemis. Il a pour lui la *justice* et peut attendre l'avenir avec calme ».⁹

En 1913, à la veille du premier conflit mondial, l'infléchissement est encore plus notable. L'enchantement du roman patriotique n'est pas rompu, mais les sentiments de la génération de 1905 repérée par Jacques Ozouf s'y reflètent. Le patriotisme résolu s'y mêle à la dénonciation de la violence guerrière. On n'est alors pas surpris de voir le petit Lavisser insister sur la subordination du devoir patriotique au service de « la chose publique », c'est-à-dire ici de la République, dont la définition vient ponctuer les « réflexions générales » situées à la toute fin du manuel de cours moyen en 1913 : Le mot république vient de deux mots latins qui signifient « la chose publique », « la chose de tout le monde ». Tout le monde en a sa part.

« Quand vous serez électeurs, le vote de chacun de vous comptera autant que le vote de n'importe qui. Tout le monde a les mêmes droits ; mais tout le monde a les mêmes devoirs.

Ces devoirs, c'est d'obéir aux lois votées par les représentants de la nation ; c'est

⁹ Ernest Lavisse, La première année d'histoire de France, Colin, 1895.

de ne jamais troubler l'ordre public par des actes violents ; c'est de servir la patrie pendant la paix par son travail et par ses vertus de citoyens, et pendant la guerre, s'il faut que nous fassions la guerre, par notre courage, notre patience, notre endurance, par l'espoir et la volonté de vaincre ».¹⁰

On le voit, le patriotisme reste bien ferme et la guerre est envisagée. La cohérence du passé meurtri (les rappels des responsabilités allemandes dans le démembrement de 1870 figurent toujours dans le chapitre précédent), avec le présent de résolution et un futur soutenu par « la volonté de vaincre » reste entière. Mais ce patriotisme est présenté comme un devoir civique différent selon le temps de paix et le temps de guerre, et celle-ci n'est qu'une éventualité « s'il faut que nous fassions la guerre ». La guerre est désormais conjuguée au conditionnel. On s'est éloigné des appels à la vengeance des pères de 1884 ou du but essentiel assigné par Lavisce à l'enseignement de l'histoire dans le *Dictionnaire* de Buisson en 1887. D'ailleurs dans sa nouvelle mouture de 1911, Buisson propose un additif plus en accord avec l'air du temps. Cela reste toutefois un simple additif, l'article de Lavisce y figure toujours in extenso. Il faudra le passage de la Grande Guerre pour que les choses changent vraiment. Mais ce changement se fera sur la base de critiques parfois posées avant 1914.

Le petit Lavisce dans la Belle Epoque des critiques anticipées du roman national.

Dès 1899, se plaçant sur le plan d'une autre guerre, la guerre civile franco-française autour de l'Affaire Dreyfus, Charles Péguy critique l'histoire-science dans *La Revue blanche* et cible Lavisce comme archétype du récit qui se donne pour vrai, faussement exact.

J'ai connu pour la première fois le nom de M. Lavisce à l'école primaire. On nous avait donné des livres nouveaux, très supérieurs aux anciens, si nouveaux que c'était toute une révolution. Il y aura bientôt vingt ans de cela. Parmi ces livres, un des plus intéressants était la petite Histoire de France de M. Lavisce, où il y avait des images, des récits et un texte. Je pris là de la France et de son histoire une image commode que tout mon travail a consisté depuis à essayer de remplacer par l'incommode image exacte.¹¹

¹⁰ Ernest Lavisce, *Histoire de France, Cours moyen*, Colin, 1913.

¹¹ Charles Péguy, « Le ravage et la Réparation », in **La Revue blanche**, n° 155, 15 novembre 1899, p. 417 à 432. p. 424. Voir Jérôme Grévy, « Charles Péguy, poète et épistémologue de l'histoire et de la politique », *Mémoire(s), identité(s), marginalité(s) dans le monde occidental contemporain* [En ligne], 9 | 2013, mis en ligne le 01 janvier 2013, consulté le 07 juillet 2013. URL : <http://mimmoc.revues.org/1011>.

En plein combat pour Dreyfus, Péguy voue aux gémonies la tiède position « commode » du maître de la Sorbonne, incarnation à ses yeux de tous les accommodements du « parti intellectuel », lui reprochant de mettre sur le même pied dreyfusards et antidreyfusards. Plus précisément il réagit à l'article « La réconciliation nationale », publié par *La Revue de Paris*, le 1^{er} octobre 1899 (p. 648 à 668) dans lequel Lavissee écrit : « apaisez-vous en cette idée que vous tous êtes la France ». De fait, derrière la vigueur conjoncturelle du polémiste, l'attaque vise bien le fond de la vulgate lavissienne, qui est, comme on le lit dans ses manuels, la réconciliation de la nation française dans l'idéal supérieur de la patrie accomplie en République. Or, pour Péguy, les antidreyfusards nient les valeurs de la patrie. La modération de Lavissee est pour lui une offense à la vérité : Dreyfus est innocent, la « réconciliation » est une faute, historique autant que morale. Toutefois, force est de constater que cette critique du roman Lavissee restera isolée.

En revanche, la Belle Epoque est le temps où les premières attaques contre le « nationalisme fauteur de guerre » apparaissent dans les congrès d'instituteurs. Elles sont riches d'avenir car elles posent pour la première fois de façon critique la question de l'utilité patriotique ou des risques chauvins de l'enseignement de l'histoire à l'école primaire. Ainsi en 1905, Gaston Clémendot oppose l'histoire « impartiale », « scientifique » à celle des petits Lavissee. Il appelle de ses vœux un enseignement plus laïc, socialiste, tourné vers le peuple et le progrès plutôt que vers les grands hommes et les batailles. En 1910, il rédige avec Gustave Hervé un manuel dont le caractère pacifiste se déploie particulièrement à propos des « guerres du premier Empire »



Austerlitz, Iéna, Eylau, Friedland, Wagram, le Massacre.

VINGT-NEUVIÈME LEÇON

LES GUERRES DU PREMIER EMPIRE

1. Les causes des guerres napoléoniennes. — De 1800 à 1815, la France fut continuellement en guerre.

La principale cause des guerres, ce fut l'ambition de Napoléon de devenir maître de toute l'Europe et son désir d'étonner le monde.

Le peuple français, aveuglé par un orgueil semblable, grisé par l'amour des galons, des décorations, par les victoires remportées, applaudit à ses guerres les plus odieuses, et ainsi il partage avec lui la responsabilité des injustices et des violences commises par lui contre tous les peuples d'Europe.

12. Résultats des guerres de Napoléon. — Les guerres de Napoléon ont coûté la vie à 2 millions de Français et à autant d'étrangers, dont beaucoup sont morts dans des souffrances horribles, plongeant leurs familles dans les larmes et la misère.

En outre, les traités de Paris ou traités de 1815, signés par Louis XVIII avec la Russie, la Prusse, l'Autriche et l'Angleterre firent perdre à la France la Belgique, la Prusse rhénane, la Savoie et Nice, c'est-à-dire tous les pays qui étaient devenus volontairement français pendant la Révolution.

Les alliés se firent payer une indemnité d'un milliard et demi; 150 000 de leurs soldats tinrent garnison en France pendant trois ans, aux frais des contribuables français.

C'est à ces résultats qu'aboutit en définitive le grand génie militaire de l'empereur Napoléon.

Toutefois, ne nous y trompons pas : avant 1914 le fond patriotique de l'enseignement de l'histoire à l'école primaire, ainsi que la nécessité de faire la guerre si la France est attaquée, continuent à être quasi unanimement approuvés, le manuel pacifiste d'Hervé et de Clémendot est très marginal en influence. Mais les fins de cet enseignement commencent bel et bien à être débattues.

1919-1939. Dans les contretemps du nouveau roman lavissien : une Grande Paix progressivement désenchantée.

Au début des années 1920, la critique est devenue majoritaire, frontale. La mort de masse est passée par là. Les associations et syndicats d'instituteurs reprochent aux petits Lavis de promouvoir un patriotisme guerrier, contraire à l'esprit de Locarno de coopération internationale, et d'être pour cela en partie responsables de la Grande boucherie de la guerre. Dans le registre des historicités, la Grande Guerre accouche de la Grande Paix. C'est autour d'elle que désormais les temps du récit se coordonnent.

Le chant du cygne de la revanche.

En 1919, tout semblait aller dans le sens d'une validation par l'Histoire de l'histoire patriotique enseignée depuis les années 1870. Il s'agit pourtant d'un chant du cygne. Dans sa dernière contribution personnelle au manuel scolaire qui porte son nom, Ernest Lavis livre aux « Elèves de nos écoles » son testament de « vieillard » qui a vu « la France prendre sa juste revanche ». Dans l'ambiance de la victoire le mot de « revanche » ressurgit donc sous la plume de ce grand-père de tous les récits patriotiques qui s'adresse à ses « enfants » avec des accents hugoliens.

« Elèves de nos écoles [...] »

Mes enfants, moi qui vous parle et qui suis ému en vous parlant puisque vous êtes l'avenir de la Patrie, je suis un vieillard. Dans quelques semaines j'atteindrai ma soixante-dix-septième année. Pendant près de cinquante ans, depuis le désastreux traité de Francfort, j'ai vécu dans une France vaincue, démembrée, humiliée. J'ai souffert de la défaite, du démembrement, de l'humiliation ! J'ai vu que, parce que la France était vaincue, l'Allemagne se croyait tout permis ; son orgueil et ses ambitions menaçaient le genre humain. Mais, sans désirer la guerre, j'ai toujours pensé qu'un jour viendrait où la France prendrait sa juste revanche et où l'Humanité, grâce à elle, assurerait sa liberté et sa dignité ; car France et Humanité ne sont pas deux mots qui s'opposent l'un à l'autre ; ils sont

conjointes et inséparables. Notre Patrie est la plus humaine des patries !
Vive la France ».¹²

Ces « Réflexions générales » ponctuent le manuel, juste après le seul chapitre nouveau – aucune autre ligne n’a pour l’instant été modifiée dans le reste du petit Lavis – consacré au premier conflit mondial. Cela est du reste vrai pour tous les autres manuels. En raison des contraintes matérielles (encre et papier) et de rédaction (écrire l’histoire d’un événement en cours), il n’y a pas d’histoire scolaire imprimée de la Grande Guerre pendant la Grande Guerre. Pour Lavis, la leçon de « la guerre que je viens de vous raconter » est clairement patriotique et mêle tous les temps précédemment observés : ceux de la revanche, de la justice, de l’Humanité. Notons qu’il s’agit d’une synthèse très classique dans l’enseignement républicain qui conjugue la patrie, l’Humanité et la Guerre au conditionnel.

Mais même sous cette forme traditionnelle, il s’agit bien d’un chant du cygne. En effet, ce n’est pas ce texte de Lavis qui sera le plus utilisé dans les classes des années d’entre-deux-guerres. Lorsqu’on se penche sur les dictées données aux petits écoliers à partir des années 1920¹³, on relève l’omniprésence des extraits d’un discours prononcé le 30 janvier 1920 dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne intitulé (dans les cahiers d’élèves) « Il faut tuer la guerre ! » : « La guerre a compromis la science devenue l’auxiliaire et la servante de la barbarie. La guerre menace de léguer aux nations des haines qui la rallumeront dans l’avenir. La guerre tuera l’humanité si l’humanité ne tue pas la guerre. » Cette dernière phrase servira souvent de maxime morale à travailler en exercice d’écriture lors des cycles consacrés chaque année à « l’horreur de la guerre ». On le voit, le verbe lavissien connaît une réécriture qui montre une transformation des temps conjugués : là où la guerre était rédigée au futur conditionnel avant 1914, elle est désormais écrite dans un futur de destruction. Quant à la Revanche elle est définitivement basculée dans le passé, pacifiée en somme. Car bien loin de la satisfaction de la « juste revanche » éprouvée en 1919, c’est ce plaidoyer contre la guerre qui signe l’époque. Il souligne par le changement des temps mobilisés, au cœur de l’historicité de son écriture, un transfert de sacralité décisif, de la Patrie à la Paix, qui va modifier la fin du roman national enseigné aux petits Français.

12 E. Lavis, Histoire de France, Cours moyen, Colin, 1919

13 Olivier Loubes, L’école et la patrie, Belin, 2001, p.48-49.

Enchantement et désenchantement du nouveau roman national.

L'éditeur Armand Colin va en tirer les conséquences et opérer un changement de nature dans l'écriture des petits Lavisse. On le constate aussi bien dans les images qui inaugurent les grandes parties comme dans les textes des dernières leçons. Lavisse étant mort en 1922, l'éditeur, sensible à l'esprit briandiste de la fin des années 1920 – qui va bien au-delà des seuls maîtres syndiqués – modifie donc en profondeur les petits Lavisse. Pour le cours élémentaire cela se traduit par le changement des gravures d'en-tête de quatre des sept livres de l'ouvrage (représentant des scènes enfantines de jeu impliquant les petits lecteurs) lorsqu'elles étaient trop guerrières. Ces images inaugurales avaient un rôle d'identification considérable pour les enfants car elles les intégraient par le jeu à l'Histoire. Les images en général étaient au cœur de la méthode des petits Lavisse, comme Lavisse le souligne lui-même dans la première ligne de la préface de son cours élémentaire en 1913 : « Ce volume contient des récits qui encadrent des images ». Or, désormais les enfants gaulois ne « se battent plus comme des petits sauvages » (1913) mais « jouent à la cueillette du gui » (1930), de même qu'« Au temps de la Révolution », les « enfants jouant à la guerre » (1913) sont remplacés par des « enfants jouant à ramener à Paris la famille royale » (1930)



Images inaugurales du Livre I du petit Lavisse cours élémentaire « Au temps des Gaulois », 1913/1930



Images inaugurales du Livre VI du petit Lavis cours élémentaire « Au temps de la Révolution », 1913/1930

Ce changement se traduit aussi par la suppression des « Réflexions générales » de Lavis en 1919, jugées désormais trop revanchardes. Elles sont remplacées dans les années 1920 par un chapitre sur La Grande Guerre qui supprime toute mention d'une responsabilité de l'Allemagne et s'achève par : « La guerre est un fléau terrible, un fléau que tous les hommes devraient détester ». Cet aggiornamento pacifiste des petits Lavis leur permettra de continuer à être lus et utilisés en classe. Il reflète bien les remises en cause du désenchantement national qui touche alors l'école dans son lien au patriotisme.¹⁴ Ainsi dès 1922 la *fin heureuse* du roman change. On ne rencontre plus la République comme aboutissement de l'aventure de la nation française, mais la Société Des Nations, comme accomplissement de l'histoire de la France. Très symptomatiquement,

¹⁴ Voir Olivier Loubes, *L'école et la patrie. Histoire d'un désenchantement 1914-1940*, Belin, 2001.

« La SDN » est le dernier paragraphe de la dernière partie « La paix de Versailles » du dernier chapitre « La Grande Guerre », dans le nouveau manuel.

« La Société des Nations

La paix de Versailles s'est proposée d'empêcher à l'avenir les injustices. Elle a fondé une *Société des Nations*.

Tous les Etats membres de cette Société s'engagent à garantir mutuellement leur territoire et leur indépendance. Si quelque différend se produit entre eux, ils le feront juger par un conseil dont les membres seront nommés par eux. Si un Etat refuse de se soumettre au jugement, la Société l'y contraindra par un blocus qui lui ôtera les moyens de vivre, et, au besoin, par la force des armes.

Ainsi, la paix de Versailles, paix de justice, est aussi une paix d'Humanité. Elle promet aux hommes qui, depuis des milliers de siècles, ont tant souffert du fléau de la guerre, un avenir de travail dans la paix.

Puisse la Grande Guerre, d'où la France et les Alliés sont sortis vainqueurs, avoir été la dernière des guerres ! ».¹⁵

Illustration de ce que l'on appellera le Briandisme, cette nouvelle fin de l'histoire est très cohérente et totalement en phase avec les souhaits des instituteurs. Le passé incarné par « le fléau de la guerre » appelle « un avenir de travail et de paix », rendu possible par un présent qui a su mettre en place la SDN. L'équation classique France égale Humanité s'en trouve validée. Le réenchâtement du roman national – qui continue d'enseigner les Gaulois et les rois et la République – fait aboutir son histoire de progrès à la « paix d'Humanité ». Cette fois-ci les souffrances des pères sont porteuses du désir de Paix et non de la soif de Revanche. Car seul l'accomplissement de la paix universelle peut justifier l'hécatombe de la mort de masse de 1914-1918, constamment rappelée. Seul ce futur peut consoler ce passé. Certes, la Paix de Versailles reste encore présentée en 1922 comme « punition » et « châtement » de l'Allemagne et il faudra toute une campagne de menace de boycott du petit Lavisser par le Syndicat national des instituteurs au cœur des années 1920 pour que l'amendement soit complet. Mais le pli pacifique était inéluctable et il s'observe dans les nouveaux programmes du primaire en 1923¹⁶, ainsi que dans tous les manuels, à l'exception de ceux de l'enseignement catholique. Ainsi la dernière partie du petit Lavisser devient « Le pacifisme (et ses effets) ».

Se produit alors un contretemps, car cette nouvelle fin de l'histoire, ce bel horizon de l'esprit de Locarno, ce nouveau récit enchanté, va se trouver

¹⁵ E. Lavisser, *Histoire de France, Cours moyen*, Colin, 1922.

¹⁶ Olivier Loubes, « D'un roman national, l'autre. Lire l'histoire par la fin dans les programmes de 1923 et de 1938 », *Histoire@Politique. Politique, culture, société*, n° 21, septembre-décembre 2013 [en ligne, www.histoire-politique.fr].

violemment démenti par les événements au moment même où il s'impose dans les classes. On trouve de façon poignante ce contretemps dans les manuels des années 1930. Dès les moutures de 1934-35, le changement de donne en Allemagne, l'affaire d'Ethiopie, viennent remettre en cause la vulgate briandiste. Le dernier paragraphe de la dernière leçon devient « Le retour à la paix armée », et, avec ce vocabulaire le retour de l'inquiétude de la guerre « comme avant 1914 ». Passé Munich, il est encore plus impossible de croire à la SDN. Or, que peut être un récit dont on n'adhère plus aux fins dernières ? Avec la SDN c'est tout le roman patriotique humaniste qui se désenchante à la veille de la Seconde Guerre mondiale.

« Le retour à la paix armée

Mais, depuis 1933, l'horizon s'est de nouveau assombri. A l'exemple de l'Italie, l'Allemagne est alors devenue un Etat *dictatorial*. Elle a commencé de formidables armements, déclaré nul le traité de Versailles, traité avec dédain la Société des Nations. Son chef seul décide au nom du peuple qu'il gouverne.

Dès 1936, l'Italie a envahi et annexé *l'Ethiopie*, Etat africain membre de la Société des Nations. En 1938, l'Allemagne a envahi et annexé l'Autriche, puis menacé d'invasion la *Tchéco-Slovaquie* de concert avec la Hongrie et la Pologne. Le pays menacé n'a échappé à une invasion armée qu'en se laissant enlever des territoires. Une nouvelle guerre mondiale a été évitée à la dernière minute ; mais la « raison du plus fort » l'a emporté. Comme avant 1914, les peuples inquiets vivent sous le régime de la *paix armée*. Puissent les événements ne pas justifier leurs inquiétudes ! »¹⁷.

Le roman sacré de la Patrie proposé par les petits Lavissee n'a pas réussi à se transformer après 1918 en conte de faits humaniste pacifique parce que le premier XX^e siècle l'a contredit. La Guerre est restée plus grande que la Paix. En 1939, si elle est désenchantée, la Patrie n'est toutefois pas remplacée par la Paix dans les classes ni dans les manuels, elles coexistent. La patrie continue de fournir la trame de l'histoire scolaire destinée aux primaires comme elle continue à être enseignée comme un devoir civique essentiel. Elle reste bien le cadre du roman, mais elle n'en est plus l'horizon.

Historicités de la Grande Guerre des petits Lavissee.

Lorsque l'on tente de rendre l'évolution historique des petits Lavissee ainsi que nous l'avons définie comme étant à la fois leur évolution dans le temps et l'évolution de leurs temps, on repère bien six générations d'écriture (1882/1895/1913/1922/1934/1939) et deux âges de réécriture de sa

¹⁷ Ernest Lavissee, *Histoire de France, Cours moyen*, Colin, 1939.

composition française, articulés autour de la Grande Guerre. Dans les textes et par les images, on passe d'un roman patriotique républicain qui s'apaise des années 1880 aux années 1910 à un roman pacifique républicain qui se désenchanté durant l'entre-deux-guerres. Et si on s'attache aux temps mobilisés par ces manuels pour donner un sens historique à notre récit commun, on voit qu'après 1919 le présent des petits Lavisse est celui où le passé mortifère de la Grande Guerre est destructeur du progrès humain si le futur n'est pas la Grande Paix. Avant 1914 on a pu constater que la guerre de revanche n'était pas le futur mobilisé dans ces manuels une fois passée la décennie 1880. La victoire de 1918 n'était pas la *fin heureuse* des petits Lavisse de la Belle époque. Au total, travailler sur l'historicité des manuels d'enseignement permet de ne pas se laisser prendre au piège d'écriture tendu par Lavisse lui-même, celui d'un continuisme de l'histoire enseignée. Plus largement, cela permet de se prémunir, du moins mal possible on l'espère, contre les rétroprojections réactionnaires.

Olivier LOUBES
FRAMESPA (Université de Toulouse 2 Jean-Jaurès)
olivier.loubes@libertysurf.fr